

Que cette coupe s'éloigne de moi ... sauf si elle sert

par Daniel Laguitton

(Frontières, Vol. 8, No 2, automne 1995, Université du Québec à Montréal)

(Question de, Le Mal, No 105, Propos 19, Albin Michel, 1996)



La trame principale de la légende arthurienne est sans doute la quête du Graal dont le point culminant se résume à peu près comme suit : sur une terre désolée, dans un château assombri, un vieux roi se languit rongé d'une profonde mélancolie. C'est dans ce château qu'apparaît le Graal, vase sacré qui apaise toute faim et étanche toute soif. La guérison de la terre et du roi repose sur la perspicacité du chevalier qui, voyant apparaître la coupe mystérieuse, saura poser les questions «pertinentes» afin que la puissance du Graal soit révélée.

L'interrogation de l'homme sur le sens de sa vie et de sa souffrance est un sujet inépuisable à travers lequel la légende arthurienne se perpétue en moult épisodes où le Graal apparaît sans que nous posions toujours les questions essentielles. Ces questions varient quelque peu suivant les versions du roman, mais deux formules en constituent le fond. L'une s'adresse directement au roi souffrant: «Qu'est-ce qui te trouble?»; l'autre porte sur le Graal : «À quoi sert-il et Qui sert-il?». Dans la version de Chrétien de Troyes, le chevalier Perceval omet de poser les «bonnes» questions¹ alors que dans la version de Von Eschenbach il y parvient, le roi guérit et la terre

redevient fertile². Chaque fois que la «terre» est désolée au sens littéral et écologique du terme ou que notre «Roi» intérieur souffre dans son corps ou a mal à l'âme, il est bon de se souvenir des questions de la quête du Graal et de les poser en comprenant leur sens.

Douleur, peine, souffrance : quête de sens

David Le Breton, dans son *Anthropologie de la douleur* affirme que «La douleur est un échec radical du langage. Incommunicable, elle n'est pas un continent dont les explorateurs les plus audacieux pourraient dessiner la géographie tangible. Sous sa lame, le morcellement de l'unité de l'existence provoque la fragmentation du langage. Elle suscite le cri, la plainte, le gémissement, les pleurs ou le silence, c'est-à-dire autant de défaillances de la parole et de la pensée»³. On peut prendre cette affirmation à contre-pied et affirmer que c'est parfois le langage qui fait obstacle au sens profond de tout ce dont il essaie de tracer une géographie tangible. Le mot «silence» fait du bruit. Les mots qui expriment la souffrance ont souvent troqué leur sens originel pour un contre-sens, comme s'ils étaient devenus complices d'un certain déni de l'expérience sous-jacente. Le cri, la plainte, le gémissement, les pleurs ou le silence, loin d'être des défaillances de la parole et de la pensée en sont généralement les racines. Le mot «amour», nous disent certains linguistes, vient probablement de l'onomatopée «amma» qui imite le son du nouveau-né qu'on allaite⁴ ... *amma, ami, amour, maman* sont autant d'évocations de la même source d'abondance, Graal du nourrisson. «Lorsque le sage montre l'étoile, l'insensé regarde le doigt», dit l'adage. Lorsque le mot montre la source, l'insensé regarde le mot. Loin de remettre en question l'utilité du mot, cette formule nous invite à examiner l'usage que nous en faisons, surtout lorsqu'il jaillit du cœur de l'homme comme c'est le cas des mots «douleur» et «souffrance».

«Douleur» vient du latin *dolere* et est relié à *dolare* qui signifie «équarrir un chêne avec une *dolabre*», sorte de hache; ses racines grecques sont *dolos*, la trahison, et *dolon*, le poignard. Le «doigt» de la douleur pointe vers une expérience de coupure. Ce sens originel est resté intact dans le mot «deuil». La «doléance» est ce par quoi on se sent retranché; le «doleau» est une hache d'ardoisier, la «doloire» une hache de tonnelier et un outil tranchant de maçon. «Peine» est synonyme de «douleur». Ses racines (comme celles de l'anglais *pain*) évoquent la distance résiduelle rendue par l'expression «il touche à peine». La peine correspond à une «sé-paration»,

c'est-à-dire à l'existence d'une «paire», à un défaut d'union⁵. Par extension, c'est aussi le prix à payer pour «ré-parer», c'est-à-dire réunir les éléments de la paire. On parle par exemple de «peine» encourue, de «pénitence» et de «re-pentir»⁶. Le sens de la peine est aussi celui du grec *hamartano* qui signifie manquer le but, ne pas atteindre, et a donné le substantif *hamartia*, généralement traduit par «la faute» ou «le péché». Toutes les théologies et philosophies qui se sont construites sur la notion de péché et de pénitence sont donc aussi profondément enracinées dans l'expérience de la douleur. Elles se différencient par contre par d'importants glissements de sens selon qu'elles menacent le «pécheur» de peine purgatoire ou infernale ou qu'elles l'aident à reconnaître que le péché est en soi une peine d'union, un mode d'existence douloureux et infernal caractérisé par un «manque d'être» et nécessitant un travail de réparation auquel la compassion est infiniment plus propice que les menaces et la condamnation.

«Souffrance» vient du latin *sub-ferre* qui signifie porter un fardeau et a un sens d'effort. Si la douleur est un signal de rupture, la souffrance constitue un travail. Il n'y a pas de douleur sans souffrance, puisqu'il faut bien supporter les ruptures accomplies ou faire l'effort de les réparer, mais on peut imaginer une souffrance sans qu'il y ait *a priori* de rupture ou de réparation. On entrevoit alors la possibilité d'une souffrance «insensée», effort destructeur qui aggraverait nos ruptures au lieu de les réparer.

La confusion entre «douleur» et «souffrance» dans le langage quotidien est un exemple d'échec du langage, ou, plus précisément de son appauvrissement. L'ayant reconnu, certains auteurs de langue anglaise font parfois la distinction entre *sensory pain* (douleur) et *suffering pain* (souffrance). Seuls une grande vigilance et un effort d'intégrité peuvent empêcher une langue de dégénérer en un bruitage stérile. «Quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clé de sa prison» affirme Alphonse Daudet dans ses *Contes du lundi*. «Bien tenir sa langue» ne signifie pas seulement «en maintenir l'intégrité» mais surtout «savoir se taire» pour écouter le sens qui ne s'exprime jamais aussi clairement que dans le silence.

Compte tenu de la différence entre souffrance et douleur, la première question de la quête du Graal se divise en deux sous-questions. «Qu'est-ce qui te trouble?» peut en effet signifier «quelle est la nature de tes ruptures?» ou «quel fardeau portes-tu?».

Quelle est la nature de tes ruptures?

«Une attitude consciente de renoncement aux prétentions de l'ego -- pas seulement imaginaire mais authentique -- et de soumission aux décrets suprapersonnels du destin, peut prétendre servir un roi», affirme Carl Jung dans *Mysterium Coniunctionis*⁷. L'obstacle principal à la guérison de notre Roi malade est l'ego. Structure psychique en forme de remparts dont l'existence même implique une douleur, Wilhelm Reich l'appelle la «cuirasse caractérielle» et Ernest Becker le «mensonge nécessaire»⁸. Il n'y a qu'à regarder la distance «originelle» qui sépare le doigt de Dieu de celui de l'homme sur la célèbre *Création d'Adam* de Michel-Ange, pour se convaincre que l'expérience de la séparation est aussi une invitation à la réparation au cœur même de la vie. Nous sommes tantôt déchirés dans notre chair, tantôt dans notre psychisme si tant est qu'on puisse considérer l'un sans l'autre, et la frontière que nous traçons entre le corps (*soma*) et l'esprit (*psyché*) est elle-même une rupture aux conséquences tragiques. Montaigne le savait lorsqu'il parlait d'avoir la pierre à l'âme bien avant de l'avoir aux reins. Toute division est source de douleur, à commencer par le nom, le statut social, les biens et le pouvoir que nous croyons posséder, aussi éphémères soient-ils. Nous payons très cher ces divisions, elles nous conduisent à un profond sentiment de déracinement et d'aliénation. *Nostos* est en grec «le retour chez soi» et «le goût», *algos* est la douleur. La «nost-algie» est ce que nous ressentons lorsque notre Roi (ou notre petit prince!) a perdu le goût de vivre, est exilé ou se languit dans notre for intérieur. Sa guérison s'amorce par un retour aux racines, à commencer par celles de la langue, et par un effort systématique de ressourcement. Nous en sommes parfois dissuadés par une culture dominante qui suggère qu'au lieu de nous interroger sur la rupture que signale la douleur nous la combattons avec l'arsenal moderne d'«ant-algiques», d'«an-algésiques» et d'«an-esthésiques» dont nous disposons. À la liste de nos maux s'ajoute désormais l'«algophobie», peur obsessionnelle de la douleur. Si le déni de la mort est reconnu comme une des principales sources de névrose, que penser lorsque «les sondages révèlent que la peur de souffrir suscite une effroi nettement supérieur au fait même de mourir» et que «le seuil de tolérance [à la douleur] décroît au fur et à mesure que les produits antalgiques se banalisent»⁹? Sous le titre racoleur de «gestion du stress» on nous propose par exemple, au nom de la sacro-sainte productivité, d'augmenter notre tolérance à certains types de tensions ou de les déplacer sans faire face aux ruptures sous-jacentes. Au lieu d'avoir «très mal quelque part», nous apprenons à avoir «un peu

mal partout», technique de dilution dont on connaît les ravages en matière de pollution de l'environnement.

L'être humain éprouve souvent un sentiment de «manque», une peine, là où il croit n'être pas ou, ce qui revient au même, là où il ne se permet pas d'être. Cette douleur existentielle ressemble au phénomène bien connu du membre «fantôme» qui voit la personne amputée ressentir une douleur à l'emplacement du membre manquant. «Manque» vient du latin *mancus*, l'amputé. La *Création d'Adam* de Michel-Ange, vue sous cet angle, traduit à la fois la douleur de l'Homme amputé de son Dieu et la douleur non moins intense du Dieu amputé de son Homme. Toute l'énergie de cette fresque tend vers une réparation vivifiante et non vers une séparation. Les grandes traditions mettent l'emphase tantôt sur une rupture originelle, tantôt sur l'union sacrée qui la précédait. Selon la Bible, «l'homme et la femme étaient nus, et il n'y avait aucune rupture dans leur existence» (Genèse 2, 25). Suivant les traducteurs, la notion de rupture est rendue par diverses expressions comme «se faire honte»¹⁰ ou «blêmir»¹¹. La «honte» est en effet la coupure par excellence puisque avoir honte, c'est se honnir, s'exiler soi-même. «Blêmir» est de même souche linguistique que «blesser» (*blesmjān* et *blettjān*¹²). La condition humaine semble ainsi s'inscrire dans une spirale de ruptures dont certains fragments représentent forcément ce que nous pensons être «pas-nous», le parent, l'autre sexe, l'autre couleur de peau, l'autre culture, l'autre solitude, etc. «Manque d'être» potentiel, cet «autre» constitue un rappel pénible de la coupure survenue *in illo tempore*, le jour de la création, le jour de notre naissance, ou chaque jour que nous avons concédé aux forces de division. L'intensité avec laquelle nous tentons de nous réapproprier ce qui nous manque est à la mesure de la profondeur de nos blessures et de notre sensibilité à l'appel de la vie en nous.

L'art et la religion sont deux moyens universels de tendre vers la réunification; le déni, les compulsions, les assuétudes et projections de toutes sortes constituent des tentatives mal dirigées d'atteindre le même résultat¹³. L'art est dans sa racine même ce qui «articule» et la religion ce qui «relie». La réalisation de l'oeuvre d'art constitue pour l'artiste un coït unificateur. Une fois terminée, l'oeuvre devient «autre» et peut même témoigner, par son existence, de l'échec ultime de la tentative de fusion. La dépression post-partum, post-orgasmique ou post-orgiaque (post-scriptum pour l'écrivain, post-spectacle pour l'artiste de scène), le chagrin d'amour qui «dure toute la vie», la *tristeza* qui reprend son cours inéluctable après le moment de rêve du Carnaval¹⁴,

l'état de manque du toxicomane et tous les lendemains de «communion» et de fête reproduisent la dislocation d'un Icare retombé après s'être trop approché du soleil. Dans les religions déistes, Dieu tient lieu de soleil. L'amour de Dieu y est l'acte unificateur qui transcende les fragmentations de l'état incarné. Dans le Christianisme, l'amour du prochain, cet autre dont l'existence même nous confronte à notre solitude, est mis au service de l'union avec le divin. L'autre devient un des multiples visages du Christ cosmique, «lumière du monde». Dans les religions qui ne définissent pas à proprement parler de Dieu suprême, comme le Bouddhisme, l'Hindouisme et le Taoïsme, l'abolition de la séparation s'obtient en apprenant à voir les divisions du monde manifeste comme une grande illusion et à «reconnaître sa vraie nature» dans l'appartenance à une impermanence généralisée, version spirituelle de la relativité généralisée, qui tient lieu d'espace unificateur. Dans les traditions chamaniques, l'initié est celui qui a survécu au démembrement et en est revenu guérisseur et guide spirituel. Bien qu'elle tienne souvent à se démarquer des religions, la psychologie prône aussi la réunification ou la cohabitation harmonieuse de divers fragments de personnalité qu'elle nomme conscient, inconscient, ego, ombre, masculin, féminin, animus, anima, etc. Dans le processus d'individuation décrit par Jung, non seulement le Roi et la Reine reviennent d'exil, mais la psyché devient le site d'un mariage royal¹⁵.

La première sous-question de la quête du Graal se résume donc à interpeller ce qui nous blesse, nous fait honte, nous exile. Chacun doit se la poser, mais doit aussi demander à l'autre dont il perçoit la douleur : «Quelle est ta peine?» C'est par la compassion que nos ruptures interpersonnelles guérissent.

Quel est ton fardeau?

En différenciant douleur et souffrance, il nous incombe de poser cette seconde sous-question. Nous portons d'abord le fardeau de notre douleur. Nous la souffrons, la supportons, y sommes soumis, que nous en ayons ou non conscience. Même lorsque nous en déposons le poids sur le vérin chimique de l'anesthésie, nos ruptures subsistent et l'anesthésie en ajoute même une de plus : la perte de notre sensibilité. *Aisthesis* désigne en effet la faculté de sentir, l'intelligence, la connaissance et, curieusement, la piste. Sous anesthésie, à moins de recevoir l'aide d'un guide expérimenté, nous perdons nos facultés d'orientation et nous quittons la piste. «L'anesthésie

prive ici d'un repère essentiel qui déréalise l'expérience, lui ôte sa valeur intime, déroge à son inscription dans l'histoire collective» affirme Le Breton en parlant de son usage dans des domaines non pathologiques comme l'accouchement¹⁶. Seule l'anesthésie qui soulage la réparation d'une rupture ou la douleur d'une rupture qu'on ne sait réparer mais dont on est conscient est porteuse de sens. Le dentiste et le chirurgien sont des réparateurs dont le travail est facilité par l'anesthésie. L'intervenant en toxicomanie est aussi un guide qui oriente le consommateur compulsif d'anesthésiques vers l'intégrité qu'il a perdue. D'une façon générale, l'aide compatissante guide celui qui souffre et soulage son fardeau.

Par contre, nous portons parfois des fardeaux qui ne sont ni le poids d'une réparation, d'une compassion, ou d'une rupture identifiée. Non seulement ils nous accablent, mais ils deviennent chaque jour plus lourds à porter. Il est tentant de les qualifier d'insensés. Ce serait toutefois juger sommairement l'économie complexe de la psyché individuelle et collective et oublier que la souffrance apparemment la plus masochiste a pour but d'éviter une douleur «redoutée» qu'on imagine plus terrible encore. Le non-sens apparent de la toxicomanie et de l'automutilation s'éclaire lorsqu'on y voit des efforts désespérés de survie. Nous ressemblons alors à des voyageurs qui, pour échapper à des problèmes terrifiants, réels ou imaginaires, partent en voyage en les traînant dans leurs valises.

À quoi sert-il?

Si Perceval a oublié de poser cette question devant le Graal, l'homme moderne ne l'oublie généralement pas devant sa souffrance. Toutefois, cette question n'a de sens que si nous savons ce que signifie vraiment le verbe «servir». Son sens était déjà altéré dans le latin *servus* qui est devenu l'esclave alors qu'il désignait originellement le gardien des troupeaux, celui qui veille. Servir est relié au grec *ouros* qui signifiait «le gardien» ou «les vents favorables» et *horan* qui voulait dire regarder et s'est transmis dans «pan-orama»^{17,18}. Servir, c'est à la lettre, veiller sur, sur-veiller, être bienveillant. Le serviteur authentique n'a rien de l'«esclave» qui, lui, est une déformation de *sloveninu*, le «slave», nom qui, s'il signifiait initialement «la gloire», a pris ce sens péjoratif après la conquête de certains peuples slaves par l'empereur Otto le Grand en l'an 955¹⁹. Servir a le même sens qu'«aider», du latin *ad-juvare*, assister, soigner. Le véritable adjuvant, comme le bon adjudant, est celui qui aide. *Juvare* vient de *jus*, le droit, et est de la famille de

jungere, joindre, relier, juxta-poser et du grec *zeugos*, le joug. Le «zygote», oeuf fécondé, union du sperme et de l'ovule et le «yoga», qui établit l'union mystique, font partie de cette famille prolifique. Le service authentique est un véritable yoga, tout comme la thérapie véritable est un acte de service, venant du grec *therapon*, le serviteur. «Qu'est-ce que signifie servir?» aurait pu demander le petit prince au renard au lieu de l'interroger sur le sens de l'appivoisement. La réponse eut été la même : «cela signifie créer des liens». «À quoi sert-il» signifie «à quoi me relie-t-il».

En nous rappelant d'abord nos ruptures, la douleur nous invite à la réunification. Elle est la lampe rouge qui s'allume lorsque la panne est imminente ou déjà accomplie. Avant de nous empresser de dévisser l'ampoule, assurons-nous d'en avoir compris le message. Quant à la souffrance, elle a du sens lorsqu'elle sert à supporter les ruptures, les nôtres et celles des autres, et à les réparer.

Qui sert-il?

«Toute douleur qui n'aide personne est absurde» a écrit André Malraux dans *La condition humaine*. On peut faire la même affirmation au sujet de la souffrance. Reste à identifier précisément le «Qui» bénéficiaire de ce service. L'esprit humain ne peut concevoir que trois sortes de «Qui». Nous avons déjà identifié le premier, identité carcérale par excellence, le «Je» qui se disait *ego* en latin comme en grec. Le second est le «non-Je», ce qui n'est pas ego mais n'existe que parce que l'ego s'en différencie, cet «autre» qui lui rappelle son existence et que Sartre a qualifié d'enfer. Le troisième est l'espace global qui commence quand l'ego cesse de diviser l'univers en deux, espace que les sages évitent de nommer pour ne pas le réduire.

Si c'est l'ego que servent la douleur ou la souffrance, elles ne font que renforcer le centre de perception de toute douleur et de toute souffrance. On peut alors parler de douleur et de souffrance absurdes, véritables bombes à fragmentation dont l'ego rigide est l'artisan et le détonateur.

Si c'est le «non-Je» qui est renforcé par la douleur ou la souffrance, il est plus délicat de tirer quelque conclusion car seul le mobile intérieur différencie le renoncement véritable de l'orgueil qui se cache sous la fausse modestie. Flaubert nous rappelle dans ses *Carnets* que «le comble de l'orgueil, c'est de se mépriser soi-même». «Sans orgueil, comment parler d'adversité?» demande

Lao-Tseu²⁰. Une des principales difficultés sur la voie du renoncement à l'ego est d'éviter les pièges qu'il nous tend pour maintenir à tout prix sa fonction de contrôle alors que son existence même constitue une source intarissable de douleur et de souffrance. Au sujet de certaines souffrances créées de toutes pièces dans un souci égoïste de sanctification, Maître Eckhart affirme par exemple que «Tous ceux qui s'accrochent à leur moi égoïste dans des exercices de pénitence et de discipline externe dont ils font grand cas, ne sont appelés des saints que selon les apparences; intérieurement, ce sont des ânes, car ils ne comprennent pas le sens véritable de la vérité divine»²¹.

Confronté à la souffrance et à la mort, l'homme ne peut que reprendre à son compte la supplique du Christ pendant son agonie : «Que cette coupe s'éloigne de moi». L'athlète spirituel s'empresse d'ajouter : «sauf si elle sert.» L'image de la coupe utilisée dans cette supplique est d'une richesse tout à fait exceptionnelle puisque non seulement elle rejoint l'image du Graal (et est, consciemment ou non, à l'origine des versions chrétiennes de la légende), mais qu'en plus, par une heureuse homonymie, la «coupe» est le symbole même de toute douleur! «Que cette douleur s'éloigne de moi, sauf si elle sert» est un préambule aux questions du Graal et au mystère de la souffrance rédemptrice.

Lorsque douleur et souffrance servent à abolir les divisions engendrées par l'ego, elles ont du sens et témoignent de blessures et de fardeaux devenus initiatiques. «On ne guérit une souffrance qu'à condition de l'éprouver pleinement» a écrit Proust²²; «Si la souffrance n'est pas réparatrice, je veux la rendre telle» affirme Katherine Mansfield²³; et David Le Breton de conclure «Comprendre le sens de sa peine est une autre manière de comprendre le sens de sa vie»²⁴.

Servir, Réparer, Soulager, Guérir : s'entraider

Dans la pratique, une réflexion sur le sens profond des mots qui parlent de douleur, de souffrance et de service n'a jamais soulagé personne d'un mal de dent, du SIDA ou du mal de vivre même si le fait de poser des questions chargées de sens en fournit aussi les réponses. Nous devons passer de la théorie à la pratique pour identifier et réparer nos ruptures, soulager nos souffrances, et guérir le Roi malade. Cette transition repose sur l'observation de Jean Rostand lorsqu'il affirme avec humour que «Le pire inconvénient des actes, c'est qu'ils finissent par agir sur la pensée»²⁵. L'ego n'étant *que* pensée, consciente ou inconsciente, c'est par la «pratique du

service» qu'on convertit une pensée qui divise en pensée qui guérit et qu'on s'affranchit par le fait même de la dictature de l'ego. L'acte de service le plus élémentaire est de rejoindre l'autre dans sa souffrance. «Guérir» a la même racine que servir²⁶ et, nous l'avons mentionné, le thérapeute n'est autre que le serviteur. «Soulager» est, à la lettre, alléger en se plaçant sous le fardeau de l'autre, partager sa souffrance, souffrir avec, littéralement compatir. La «patience» est une oeuvre de souffrance, un fardeau qu'on se doit de porter dans un sens qui sert l'unité. Le guérisseur est celui qui épaulé, tend la main, «touche» et se laisse toucher. Le symbole des mains, organes du toucher, est depuis longtemps associé à l'idée de guérison. Avant de signifier la main, le latin *manus* désignait tout simplement ce qui est «bon». *Cheir*, la main en grec, nous a donné la *chiropraxie* et la *chirurgie*, deux arts thérapeutiques où les mains guérissent. *Chiron*, le célèbre centaure mythologique était aussi guérisseur. Toucher l'autre, c'est créer un pont, faire oeuvre de réparation et de guérison.

Un tour d'horizon, aussi rapide, soit-il des grandes interrogations de l'homme face à la souffrance serait incomplet sans aborder la révolte que soulève toute souffrance qui semble ne servir personne. C'est le cas notamment de celle des enfants dont Camus disait «je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés»²⁷. À cours de ressources face à certaines souffrances, il est sage de revenir aux questions de la quête du Graal: «Qu'est-ce qui te trouble? À quoi et Qui sert-il?»

Le trouble commence en nous dans l'écho des douleurs non guéries de notre enfance et de toute douleur dont nous avons été ou sommes encore les victimes, les perpétrateurs ou les témoins passifs. C'est notre isolement qu'interpelle toute douleur comme pour nous inviter à y mettre fin en priorité. En ce sens, la souffrance ressentie par le témoin révolté de la souffrance des «innocents» devient porteuse de guérison s'il sait en distinguer les racines en lui et lui donner un sens. L'*humus* de notre «humanité» regorge ainsi de souffrances dont le sens n'émerge que bien après l'apaisement des cris et des gémissements. «Autre est le semeur, autre le moissonneur». «D'autres ont labouré et vous êtes entrés dans leur labour»²⁸. Le «labour», c'est ce qui déchire. C'est aussi le «labeur», travail «pré-paratoire». D'autres ont souffert et nous avons moissonné leurs champs de souffrance. «La douleur est une incision de sacré»²⁹. Le reconnaître n'est pas faire l'éloge de la douleur, c'est se hisser au sommet de la douleur *accomplie* comme sur un promontoire pour y découvrir une vision nouvelle. Les liens de solidarité qui se resserrent

devant une catastrophe naturelle sont un autre exemple de la transmutation de la douleur en service. Les exemples de réalisations humanitaires unificatrices enracinées dans des expériences d'abord douloureuses abondent. Il y en aurait long à dire au sujet de l'occasion que nous manquons quotidiennement de bénéficier des vertus thérapeutiques de la souffrance et de la mort en les occultant ou en les stérilisant dans un décor institutionnel. On peut à ce titre se réjouir de l'émergence de services de soins palliatifs où l'accompagnement des mourants redonne à la mort sa juste fonction de Grand Thérapeute. Toute crise, (du grec *krino*, trier, séparer comme sur un crible) est, par définition, un moment de choix qui implique à la fois une perte et donc une douleur et un mouvement de joie vers un nouvel équilibre, une croissance, un épanouissement, une transcendance. Le sens étymologique de la «joie», qu'on le cherche dans le latin *jubilo* ou *gaudeo* ou dans le grec *getheo*, exprime en effet un mouvement d'union qui émane des profondeurs, du *ge* de Geos et de Gaïa, pour rejoindre le sacré, le *theos* de l'apothéose. *De profundis clamavi ad te, Domine* (des profondeurs j'ai crié vers toi, Seigneur), l'archétype même du cri de douleur est ultimement un cri de joie. «Certes, cela fait mal quand les bourgeons éclatent, aussi n'est-il printemps qui n'hésite à fleurir»³⁰.

«Chacun de nous, sans doute, écrit Louis Lavelle, ne songe qu'à rejeter la douleur au moment où elle l'assaille; mais quand il fait un retour sur sa vie passée, alors il s'aperçoit que ce sont les douleurs qu'il a éprouvées qui ont exercé sur lui l'action la plus grande; elles l'ont marqué: elles ont aussi donné à sa vie son sérieux et sa profondeur; c'est d'elles aussi qu'il a tiré sur le monde où il est appelé à vivre et sur la signification de sa destinée les enseignements les plus essentiels.»³¹ Un de ces enseignements est que l'abolition artificielle de la douleur sans que soient réparées ou au moins identifiées les ruptures qu'elle signale marquerait le triomphe d'une paresse ultime et aboutirait à une léthargie individuelle et collective dont nous nous approchons dangereusement. L'anesthésie chronique et générale de l'être humain scellerait son renoncement à la liberté de choisir le sens de sa vie et de le manifester dans son art, sa religion et sa compassion. La création ne sera complète que lorsque l'espace qui sépare le doigt de Dieu de celui d'Adam sera comblé. Nous pouvons y contribuer par un effort qui consiste à poser d'abord les questions justes et à pratiquer le service véritable chaque fois qu'une rupture devient manifeste en nous et entre nous. Là se situe la souffrance réparatrice qui permettra au roi malade de retrouver sa vigueur et à la terre de redevenir fertile.

Références

1. CHRÉTIEN DE TROYES, «Perceval Le Gallois ou Le Conte du Graal», traduit de l'ancien français par Lucien Foulet, dans *La légende arthurienne*, sous la direction de Danielle Régnier-Bohler, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 134; Il fallait demander : «de coi se servoit ne cui on en servoit».
2. VON ESCHENBACH, W., *Parzival*, New York, Vintage Books, 1961, p. 415; la question était : «Waz wirret dir?».
3. LE BRETON, D., *Anthropologie de la douleur*, Paris, Métailié, 1995, p. 39.
4. SHIPLEY, J. T., *The Origin of English Words*, Baltimore, Johns Hopkins, 1984, p. 7.
5. Ibid., p. 287.
6. PICOCHÉ, J., *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1983, p. 503.
7. JUNG, C. G., *Mysterium Coniunctionis*, Translated by R. F. C. Hull, Princeton, Bollingen Foundation, 1963, p. 380.
8. BECKER, E., *The Denial of Death*, New York, The Free Press, 1973.
9. LE BRETON, D., *Anthropologie de la douleur*, p. 165.
10. ANONYME, *Traduction oecuménique de la Bible*, Toronto - Montréal, Alliance biblique universelle - Le Cerf, 1977.
11. CHOURAQUI, A., *Traduction de la Bible*, Desclée de Brouwer, 1989.
12. PICOCHÉ, *Dictionnaire étymologique du français*, p. 66.
13. LAGUITTON, D., *Lâcher prise et trouver la vie*, chez l'auteur, 1, rue Principale Nord, Sutton, Qc, Canada, J0E 2K0, 1994 (détails sur le World Wide Web, mot-clé laguitton)
14. JOBIM, A. C., De MORAES, V., *A Felicidade*, chanson du film *Orfeu da Conceição*, Brésil, Polygram discos ltda, 1980.
15. C. JUNG, «The Conjunction», dans *Mysterium Coniunctionis*, chap. VI, p. 457.
16. LE BRETON, *Anthropologie de la douleur*, p. 169.
17. PICOCHÉ, *Dictionnaire étymologique du français*, p. 610.
18. LEBAIGUE, Ch., *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Eugène Belin, 1960, p. 1154.
19. PICOCHÉ, *Dictionnaire étymologique du français*, p. 735 et SHIPLEY, J. T., *The Origin of English Words*, Baltimore, Johns Hopkins, 1984, p. 187.
20. LAGUITTON, D., *La voie du coeur selon un sage*, interprétation et commentaire sur le *Tao Te King* de Lao-Tseu, chez l'auteur, 1, rue Principale Nord, Sutton, Qc, Canada, J0E 2K0, 1993, chap. 13. (détails sur le World Wide Web, mot-clé laguitton)

21. FOX, M., *Breakthrough : Meister Eckhart's creation spirituality in a new translation*, Garden City NY, Doubleday, 1980, p. 203.
22. PROUST, M., «Albertine disparue», dans *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard.
23. MANSFIELD, K., *Le Journal*, Club des libraires de France, Paris, p. 316, cité par D. Le Breton.
24. LE BRETON, *Anthropologie de la douleur*, p. 107.
25. ROSTAND, J., *Pages d'un moraliste*, Paris, Fasquelle.
26. PICOCHÉ, *Dictionnaire étymologique du français*, p. 610.
27. CAMUS, A., *La Peste*, Paris, Gallimard, 1947, p. 240.
28. A. CHOURAQUI, *Évangile selon St Jean*, 4, 37.
29. LE BRETON, *Anthropologie de la douleur*, p. 18.
30. K. BOYE, cité dans *Une feuille à la fois*, pensées quotidiennes pour la recherche de l'enfant en soi, D. Laguitton, 1, rue Principale Nord, Sutton, Qc, Canada, J0E 2K0, 1992, p. 82. (détails sur le World Wide Web, mot-clé laguitton)
31. LAVELLE, L., *Le Mal et la Souffrance*, Paris, Plon, 1940, p106, cité par D. Le Breton.